

DANS LA NEIGE



Et seul immobile dans la nuit. (P. 10 col. 1.)

Depuis quatre ans Cyrille Lefèvre voyage par villes et par campagnes pour l'exploitation de son petit commerce et jamais encore il n'a vu, suivant l'expression des paysans, autant d'eau dans le temps. En cette saison ordinaire des frimas, en mi-décembre, une tiède brise de sud-ouest souffle la pluie par ondées lourdes et continues. Sans doute faut-il que l'hiver se purge ; mais les fossés pleins débordent sur les routes et, las de piétiner dans les flaques, Cyrille appelle de tous ses vœux le froid vif et sain, une bonne bise de nord qui gèle et qui sèche.

Par bonheur du moins, sa marchandise ne craint pas d'être mouillée, soigneusement renfermée dans une boîte de cuir qu'il abrite sous son manteau.

Car elle est précieuse sa marchandise, un lot complet de bijoux assortis et non pas des bijoux de chrysocale avec des brillants en strass ou des perles fines en verre soufflé, non, Cyrille ne sert qu'une clientèle sérieuse et tous les articles qu'il tient sont garantis solides et de durée ; les mères pourront les transmettre à leur fille. "Au trésor de la famille" ; voilà son enseigne et sa devise.

Cyrille est très connu dans ces parages, qu'il fréquente chaque année. Sa saison s'annonce fructueuse ; à l'occasion des étrennes il a dû rentrer à Paris pendant quelques jours, pour renouveler son stock, et, dans sa boîte pleine, outre les articles courants, les broches églantine ou marguerite, les épingles fer à cheval et les bracelets demi-jonc, qui se vendent communément pour cadeaux de nouvel an, il rapporte un article nouveau, des bagues alliance russe à deux corps enlacés et des boucles d'oreilles pour fillettes avec pendants émaillés bleu Cronstadt, qui séduiront assurément l'acheteur.

Hier soir, en descendant du train, qui le ramène de Paris, Cyrille n'a pu gagner tout de suite son centre d'action, un gros bourg perdu dans la campagne, au milieu de nombreux villages et que ne dessert aucune ligne de chemin de fer. Pour trouver à vendre il faut s'enfoncer dans l'intérieur des terres ; car le long des voies, à proximité des gares, les acheteurs ont une facilité trop grande à s'approvisionner sur Paris.

Donc Cyrille est parti ce matin par la nuit, afin d'arriver avec le jour. Le client de campagne prudent et méticuleux se défie des lumières trompeuses, des faux éclats sous les reflets de la lampe ; il aime à voir clair au soleil pour choisir et n'achète plus venu le soir. Or, en cette saison, les jours sont courts ; on ne doit rien en perdre, si l'on ne veut courir le risque de manquer aux affaires.

Cyrille a trois lieues à franchir et trois heures dans la fouettée d'air

matinal ne sont pour lui qu'une promenade. De sa main droite il tient sa boîte, précieusement comme un trésor : il l'apporte pleine et veut, dans un mois après la tournée des étrennes, la remporter plus d'à moitié vide.

Et, tandis que ses pensées se laissent entraîner ainsi sur la pente du rêve, il marche de son pas allègre, tout en songeant à sa vieille mère à qui, chaque mois, il doit envoyer une pension ; il songe aux frais de voyage, auberge à payer, souliers à renouveler ; il songe encore à tout l'argent qu'il doit mettre en réserve pour ses assortiments de marchandises. Comment, avec des frais pareils, tirer encore d'un si modeste négoce le moindre fonds d'économies ?

Et pourtant il approche de ses vingt-six ans et cette existence de colporteur le lasse, ce marchandage de grands chemins, l'offre de porte en porte, et les courses de nuit à travers la campagne. Il rêve le foyer tranquille, la petite boutique dans quelque faubourg de grande ville, une toute petite boutique, mais non si petite qu'on n'y puisse tenir à deux ; car un commerçant a besoin de se marier pour s'établir. Lui ne saurait du premier jour abandonner brusquement toutes ses sorties, et, tandis qu'il visitera la clientèle, à qui donc sinon à sa femme pourrait-il, en toute sécurité, confier la garde de sa boutique ?

Une femme, il cherche celle qui réalisera ses espérances. Ce n'est pas que par le monde manquent des filles à marier ; mais, pour en accepter une, il la veut active et courageuse. Une aide vaillante, c'est la fortune d'un commerce.

Cependant, tout en poursuivant son rêve Cyrille a perdu l'exacte notion des choses. Ne dirait-on pas que le vent durcit ? du moins la bise s'annonce, la bise fraîche qu'il invoquait tout à l'heure, la bise qui ranime le sang, excite le courage. En route ; on marche plus gaillardement poussé par un bon vent.

Eh non ! ce n'est pas la bise, mais un coup de bourrasque. Les dernières nuées qui viennent du sud-ouest se crèvent en pluie glacée ; dans sa main, qui s'engourdit, Cyrille ne sent plus la poignée de sa boîte. Des fonds du nord une tourmente se lève et Cyrille se hâte : d'instinct, d'après son temps de marche, il juge avoir franchi la moitié de la route ; qu'il avance ou qu'il recule, c'est à distance égale vers la station ou le bourg, qu'il doit aller chercher l'abri.

Déjà le grésil tombe, dru, violent, présage d'ouragan, et tout aussitôt, comme à leur tour de paraître, des flocons s'abattent lourds, pressés, enveloppants. Cyrille a déposé sa boîte et s'arrange un costume de circonstance. Avec sa couverture de voyage, qu'il portait en sautoir, il se fait un double manteau, l'assujettit par des ficelles autour de ses reins, de ses



Le cheval, qui se sent libre, part au trot. (P. 10, col. 2).